

Daniel Conrod

Éloge de la critique

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Nous n'avions pas encore fait place et parole à un journaliste écrivain sur l'art et la culture. C'est parce que Daniel Conrod s'intéresse aussi aux politiques culturelles, qu'il pense et écrit en toute autonomie, loin de la flagornerie et sans concessions, que nous l'avons sollicité. Ce qu'il raconte nous stimule. Le monde artistique aurait plus intérêt à le lire qu'à user du couplet habituel de l'indignation, attitude dont il faudra bien admettre, une bonne fois pour toutes, la totale stérilité.

Daniel Conrod est journaliste et auteur. Il occupe aujourd'hui la fonction de rédacteur en chef adjoint du journal *Télérama* pour la rubrique art-spectacles.

E N T R E T I E N

Quel parcours vous a conduit à devenir critique spécialisé dans le spectacle vivant ?

Il s'agit d'un cheminement compliqué et sans doute inhabituel en 2008. Sans avoir vraiment terminé des études supérieures, je suis arrivé à Paris en 1973. J'ai commencé par travailler dans une entreprise de presse au service des abonnements ; puis, j'ai été successivement iconographe, bibliothécaire et documentaliste. La documentation a sans doute été un tournant. À l'époque, je travaillais au journal *La Croix* et il était devenu techniquement possible de numériser des archives de manière à ce que les journalistes puissent y avoir accès directement à partir de leur clavier de rédaction à des fins de documentation. J'ai été conduit à réfléchir à la mise en forme de cette énorme masse documentaire. Dans les divers métiers que j'ai pu exercer, il m'a toujours paru nécessaire de prendre un recul vis-à-vis de la pratique pour mieux en saisir le fonctionnement et le sens. Je me suis donc intéressé, en écrivant sur le sujet, aux frontières entre l'information et la documentation. Après un bref passage au service documentation du *Monde*, j'ai suivi un cursus d'ingénierie et administration culturelle avec le projet de devenir secrétaire général d'un lieu culturel. Dans le cadre de ces études, j'ai effectué un stage à

Aubervilliers au cabinet du maire, Jack Ralite, sur le projet de la Cité des arts, lequel impliquait des artistes, des chercheurs, des économistes et des hauts fonctionnaires en vue de créer un nouveau quartier apte à accueillir et à stimuler les artistes tout en étant étroitement articulé sur la vie sociale et locale. Parallèlement, j'ai écrit un premier roman. Je n'en avais pas conscience à l'époque, mais ces expériences additionnées ont certainement dessiné mon avenir. J'ai vite compris qu'il était difficile, voire impossible, d'entrer dans le milieu très codifié de la culture quand on n'en possède ni les codes ni la syntaxe. Je suis donc revenu à la documentation, via le journal *Télérama* qui rencontrait des problèmes spécifiques dans ce domaine à cause de la nécessaire et fréquente réutilisation de critiques de films ou d'émissions télé, et cela dans les formats les plus divers. Dans cette séquence, Fabienne Pascaud, qui venait d'être nommée rédactrice en chef du service culture, cherchait quelqu'un pour écrire sur la danse. Je me suis lancé avec crainte et tremblement sans connaître cette discipline. Enfin, après une année de congé sabbatique passé notamment en Afrique, je suis devenu grand reporter avant d'être nommé, voilà deux ans, rédacteur en chef adjoint chargé des arts, des scènes et des politiques culturelles.

Un article dans *Télérama* a un poids considérable dans le monde de la culture. Une critique favorable contribue à légitimer un artiste ou un lieu, va permettre à un spectacle de tourner plus facilement... Comment prenez-vous en compte cet impact quand vous écrivez ?

J'aurais d'abord tendance à répondre à cette question – sans que ce soit considéré comme une provocation – que je m'en moque. Je ne suis pas le seul à écrire sur les spectacles et mon opinion n'est pas plus importante qu'une autre. Reste qu'on ne peut pas ignorer la répercussion de son travail quand on écrit dans un magazine réputé prescripteur. Il me semble que nos articles sont essentiellement prescripteurs pour l'Institution. Ils sont souvent nécessaires pour obtenir une subvention, compléter un dossier, vendre un spectacle à un programmateur... Cette chose dite, il me semble qu'on prête aux médias un rôle plus grand que celui qu'ils ont réellement ; pour autant, il me semble que le rôle qu'ils ont n'est pas suffisamment pensé en tant que tel par les médias eux-mêmes.

Il est excessivement difficile aujourd'hui de distinguer ce qui relève ou non d'une industrie de masse, puisque la société dans laquelle nous vivons est presque tout entière organisée autour d'une notion de spectacle qui dépasse très largement, comme nous pouvons le constater quotidiennement dans le champ politique, la seule fabrication des œuvres d'art. En tant que journalistes culturels, nous avons sans doute, dans ce chaos d'images et de propositions, une fonction de filtrage même si je n'apprécie pas ce mot. Et puisque j'ai la chance d'être payé notamment pour aller voir des spectacles, j'essaie de guider, d'éclairer, d'aider le lecteur à faire son propre tri dans la profusion des propositions artistiques. Et cela implique, plus qu'on ne le croit, de se demander sans cesse qui on est pour s'autoriser ce rôle. En somme, d'où écrit-on ?

Il est nécessaire de s'interroger sur le pourquoi de nos interventions. S'agit-il d'accompagner des produits, de promouvoir des concepts, d'illustrer de belles histoires telles que celles de l'artiste méconnu accédant soudain au succès ? On ne peut écrire de la même manière selon qu'on s'adresse à 700 000 lecteurs ou à un public spécialisé. Lorsque par exemple je réfléchis à un portrait du metteur en scène Joël Pommerat, quel est mon projet ? Vais-je écrire pour voler au secours de la victoire et du succès ? Pour joindre ma voix au

concert des louanges car il n'y a pas de raison pour que je ne m'exprime pas moi aussi sur cette œuvre ? Vais-je partager avec d'autres – les lecteurs – ma découverte de l'univers d'un artiste qui me bouleverse ? S'agit-il donc d'un exercice de vanité journalistique ou, si je puis dire, d'un acte d'utilité publique ? Les motivations se confondent évidemment. Mais il me semble que l'essentiel dans cette affaire doit se rattacher à un enjeu politique au sens large du terme, c'est-à-dire la fabrication des points de vue. La question importante concerne la manière dont les médias, avec leurs défauts multiples mais aussi leurs qualités, participent au champ démocratique dans lequel les arts occupent une place fondamentale. Je fais ce métier parce que je travaille dans un endroit où j'ai encore l'impression de pouvoir articuler le politique et l'artistique, de contribuer à la *pluralité des opinions*. Si la presse écrite a un peu de sens, c'est dans cette participation et cette contribution modeste à la démocratie, en contribuant par exemple à la constitution d'une sorte de pensée collective et en aidant au partage et à l'expérience par le plus grand nombre du sensible.

Ce souci d'articuler le politique et l'artistique explique-t-il que vous ne vous contentiez pas d'écrire sur des spectacles ou des artistes mais aussi sur la politique culturelle ou les débats de fond qui traversent le champ culturel aujourd'hui ?

Écrire sur les politiques culturelles n'a pas d'autre sens que de rappeler leur articulation avec notre démocratie ; elles en sont l'un des axes principaux. C'est, par exemple, le sens des articles que j'ai publiés au sujet du ministère de la culture. Je ne partage pas le cynisme de beaucoup de gens du milieu culturel qui n'ont plus le sens du symbolique de la fonction ministérielle. Il me semble que quelqu'un qui est ministre de la République en charge des affaires des arts et de la culture a un rôle fondamental dans l'ordre républicain. Et si cette personne, comme c'est sans doute le cas de Christine Albanel, pour qui j'éprouve respect eu égard à sa fonction, n'est plus en capacité d'exercer sa mission, elle doit en conscience démissionner. J'ai pris position contre l'affectation exclusive du Théâtre de Chaillot à la danse comme j'ai pu déplorer les manifestations récentes de narcissisme d'un Olivier Py ou d'un Pascal Rambert parce qu'ils dirigent des structures relevant du service public et que dès lors leur personne doit s'effacer. Les dérives de ce milieu, son habitude des prébendes, son obsession des places me désolent. Cela révèle un déficit démocratique autant qu'un défaut de pensée. L'absence de réflexion autour de la réinvention d'une politique culturelle et d'un service public de la culture

pour le troisième millénaire explique largement l'impasse dans laquelle nous nous trouvons devant les critères d'évaluation de la politique culturelle tels qu'ils sont imposés par l'État. Il est évident que ces seize critères extravagants, qui vont de l'évolution de la fréquentation des musées dont l'entrée est gratuite à la part de marché des films français sur le territoire national, ne sont pas opératoires ni vraiment signifiants. Ce tableau de bord a été conçu par un cabinet de stratégie privé avec sa méthode et sa logique propres, comme s'il n'y avait plus de différence de nature entre un État et une entreprise. Faute d'avoir engagé une réflexion conséquente sur une évaluation indispensable et légitime puisqu'il s'agit d'argent public, les acteurs culturels se voient obligés d'accepter une logique économique, d'utiliser une langue en tous points exogène. Je pense que cela ne peut pas ne pas avoir de conséquences. Nous sommes dans une société dans laquelle l'individu n'a d'identité que dans le régime de consommation. Le domaine de l'art me semble, entre autres, être celui dans lequel on peut et on doit réfléchir à d'autres logiques. Je ne me pose pas en donneur de leçons, mais me sens en colère devant la démission de la pensée de nombre de responsables culturels ; cette démission constitue aussi un manque de dignité. Il s'agit bien de colère et non de déploration. Je refuse cette culture du déclin, de la catastrophe et de la plainte qui existe dans ce milieu comme dans l'ensemble de la société.

En quoi la culture peut-elle contribuer à la vie démocratique ?

Je me demande si nous ne devrions pas aujourd'hui réfléchir aux questions posées par les philosophes du siècle des Lumières autour des enjeux du partage du savoir. Est-ce un enjeu de société et de civilisation que tout le monde, particulièrement dans un régime de consommation, puisse avoir accès au sensible ? Le partage du sensible qui est un bien commun est-il aussi un droit ? À l'évidence, oui ! Il me semble également que la culture a à voir avec le développement durable. Nous sommes la première société humaine qui détruit la planète de façon rationnelle et réfléchie : la culture ne peut-elle être, en invitant à une sorte d'écologie du regard, une réponse à cette extravagance ? Je ne sais pas comment l'art et la culture peuvent instruire notre regard pour que nous ayons une vision plus large du monde dans lequel nous vivons, mais l'enjeu me paraît être celui-là. Le rapport à la culture pose la question fondamentale de l'expérimentation, de ce que le sujet peut éprouver concrètement dans la relation au sensible. Le régime de consommation dans lequel nous vivons nous attriste

profondément et infiniment plus que nous le pensons. C'est même son objet, cet attristement. Les injonctions, d'autant plus pernicieuses qu'elles sont douces, de la société de consommation, nous emmènent à nous perdre dans des désirs sans objet. Nous pouvons justement lui opposer l'expérimentation qui construit l'individu. Une idéologie dominante tente de nous convaincre qu'il n'est pas d'autre mode d'indexation du réel qu'une logique comptable. L'art doit permettre de sortir de cette logique en tant qu'il reste outil d'émancipation. Nous avons besoin de nous saisir de nos existences et de nous en saisir ensemble.

Dans l'article que vous avez publié sur *Umwelt* de Maguy Marin, récemment programmé au Channel, vous écrivez avoir changé d'avis puisque vous n'aviez d'abord pas apprécié ce spectacle qui vous a semblé une grande réussite à la deuxième vision, en 2008. Comment préservez-vous une fraîcheur de regard alors que vous voyez de très nombreux spectacles ?

Je réalise que je retourne de plus en plus fréquemment voir les spectacles que j'ai aimés. C'est un immense privilège lié à ma fonction ; j'aime à me blottir dans les choses qui m'ont bouleversé ou émerveillé parce que je crois que l'art a aussi une puissante fonction de consolation et pas seulement de mise en abyme de nous-mêmes. L'art donne des éléments de sens à notre existence et nous console de notre peine d'être humain. Ma première réaction, négative, énervée, au spectacle de Maguy Marin rappelle seulement qu'on peut se comporter en spectateur indifférent, consommateur passif de culture, et passer à côté de l'essentiel. Il faut accepter qu'une œuvre vienne nous chercher dans notre existence, là où nous en sommes, qu'elle nous en déloge. Quand je sors de spectacles tels que *Krum* de Krzysztof Warlikowski présenté récemment à l'Odéon ou des variations sur le *Boléro* de Raimund Hoghe, il me semble que j'existe davantage et autrement. Je n'existe pas davantage dans mon petit ego mais comme sujet, dans une sorte de plus à être. De tels spectacles m'apportent quelque chose que je n'avais pas avant d'entrer dans la salle. Ces émotions ou ces objets artistiques ne m'appartiennent pas. Ils appartiennent à l'humanité et la noblesse du critique est sans doute de contribuer modestement, avec une subjectivité assumée, à faire sentir aux lecteurs, dans mon cas, combien ils peuvent contribuer à l'estime d'eux-mêmes et les grandir. Y a-t-il vraiment autre chose ?

Écrire sur les politiques culturelles n'a pas d'autre sens que de rappeler leur articulation avec notre démocratie ; elles en sont l'un des axes principaux.

Inauguration du Channel
Calais, samedi 1^{er}
décembre 2007 à 14h

Photo Michel Vanden Eeckhoudt



**Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :**

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leila Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozzière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXXapharnaüm
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt
- 19 Jean-Luc Courcoult
- 20 Arnaud Clappier
et Guillaume Poulet
- 21 Jules Étienne (Julot)
- 22 Paola Berselli
et Stefano Pasquini
- 23 Laurent Cordonnier
- 24 Léa Dant
- 25 Sébastien Réhault
- 26 Peter De Bie
- 27 Guy Alloucherie
- 28 Liliana Motta
- 29 Amandine Ledke
- 30 Sébastien Barrier
- 31 Francisco Jorge
- 32 Loïc Julienne
et Patrick Bouchain
- 33 Francis Peduzzi